

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 4 (1866)
Heft: 8

Artikel: Voyage de Genève à Londres, en passant par Lausanne : suite
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-178795>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

la suite, nous aimons à le croire, de nombreux sujets d'étude et d'observation qui permettront à ses lecteurs d'instructives excursions par monts et par vaux, par mer et par terre, sans s'éloigner du foyer domestique.

Un mot, en terminant, sur le titre de *docteur* donné à C.-T. Gaudin. Le public désigne par là, chez nous, le médecin. Nos paysans en honorent leurs *meiges*; ceux des cantons allemands ont le verbe « doctern, » pour dire : *consulter le médecin*. Gaudin n'était ni docteur en médecine, ni docteur en droit, mais docteur en philosophie de par l'université de Zurich, qui lui avait accordé cette flatteuse distinction, il y a peu d'années, en reconnaissance de ses beaux travaux sur l'histoire naturelle.

J. L.

Voyage de Genève à Londres,

en passant par Lausanne.

III.

De Berne à Strasbourg. — Diné à Berne. Cette illustre capitale du second et du plus puissant canton de la Suisse, est décorée de somptueux édifices publics, tels sont : le grand temple, l'hôpital général, celui de l'île, le grand grenier, la grande horloge, le temple neuf. L'hôtel de ville est un vaste, antique et lugubre bâtiment, sous lequel repose profondément depuis plusieurs siècles un trésor immense en or monayé.

Le trésor est dans douze tonnes,
Hermétiquement renfermé,
Pour qu'il ne puisse être entamé
Par la rouille ou les mains friponnes.

On assure que ces douze tonnes pourraient suffire pour acheter les douze autres cantons de la Suisse, mais il n'y a guère d'apparence qu'ils soient jamais à vendre. Sur une des portes de la ville, dans une niche, est un Goliath de bois, habillé et armé à la cent suisse, cinq ou six fois plus grand que le Goliath Philistin, et vis-à-vis, un David nain de pierre, guindé sur une fontaine, la fronde à la main : ces deux adversaires m'ont paru un peu mécontents de leur position perspective, qui les met dans le cas de ne pouvoir se joindre sans faire la culbute sur le pavé. Le sculpteur de ce David aurait, à mon avis, témoigné plus de jugement, s'il eut réglé ses dimensions sur la taille du philistin bernois, mais sans doute que son bloc s'étant trouvé trop court, il a considéré que son petit frondeur regagnait bien sur la matière ce qu'il perdait sur la taille, et qu'un pigmée de pierre pouvait bien faire face à un colosse de bois.

L'arsenal est des mieux assorti; ce qu'on y voit de plus remarquable est un gros ours automate de bois, debout et armé d'une hallebarde, qui, au moyen de certains ressorts qu'un homme fait jouer, sans qu'on s'en aperçoive, en posant le pied sur une petite planche, roule des yeux furibonds, ouvre une gueule énorme, et hurlé d'une terrible force, comme s'il voulait vous dire : *noli irritare ursum*. Je présume que c'est un emblème.

On voit encore dans cet arsenal les figures emmoustachées :

De trois illustres personnages
Zheringuen, Tell et Naeguéli.
En cuirasses de fer poli,
Pourpoints et culottes de pages.

Au milieu d'une belle place, est une grande fosse revêtue de pierres de taille, où l'on nourrit des ours, en mémoire d'un de leurs ancêtres, que le duc de Zeringuen, fondateur de la ville, rencontra sur son sol, lorsqu'il en faisait tracer l'enceinte; cet animal échappé sans doute de quelque ménagerie, vint à lui d'un air familier, doux et affable; par ma foi, dit le duc, en le flattant de la main, le cœur me dit que cette rencontre est d'un heureux présage pour ma nouvelle ville, qu'en dis-tu Bubenbergs? N'en doutez nullement, monseigneur, cette bure carrée et majestueuse est l'emblème de la prudence requise pour l'institution et le maintien d'un bon gouvernement, dont cette physionomie

1 Architecte du duc, premier gouverneur de Berne.

débonnaire et gracieuse annonce en même temps la douceur; cette belle fourrure désigne l'opulence; ces grosses pattes la force; cette ample corpulence, une domination étendue; cette large panse, une plénitude de prospérités, et je crois remarquer encore en lui, monseigneur, un symbole d'une nombreuse et vigoureuse postérité.

Parbleu, mon ami Bubenbergs, s'écria le duc, tu me ravis de joie! Je t'établis gouverneur de ma ville, dépêche-toi de la-bâtir, je veux qu'elle porte le nom de ce gentil animal, et que la figure d'un ours soit la principale pièce de ces armoiries.

Sois le bien venu bel ourson,
Tu logeras dans ma maison,
J'aurai soin que bonne pitance
Te soit fournie en abondance,
J'ordonne, j'entends et je veux
Qu'on te vénère en tous les lieux
Soumis à mon obéissance
Sous peine de ma malveillance;
Que sur les murs de mes châteaux,
Sur mes étendards et drapeaux,
Ta redoutable image peinte
Inspire à tous respect et crainte.

Très satisfait de mon petit séjour dans cette fameuse ville que je n'avais point encore vue, j'en suis parti par le coche de Bâle, en compagnie des deux mêmes Genevois et Français, avec qui j'étais parti de Genève, et d'un petit ministre jovial qui venait d'obtenir à Berne une bonne cure.

Couché à Soleure; cette ville, que je connaissais déjà, est un peu moins grande que Berne, mais plus jolie et plus agréable-ment située. On voit dans un de ses faubourgs une haute tour isolée qui paraît pencher de quel côté qu'on la regarde, ce qui vient de sa figure pentagone.

Arrivés à Bâle à onze heures et à midi en même temps; les horloges de cette ville avancent d'une heure, ensorte qu'il est toujours une heure plus tard dans la ville que dehors. On n'est point d'accord sur ce qui peut avoir occasionné ce déplacement de méridien; il y a à ce sujet trois sentiments, en voici un. Il y a environ deux siècles que la foudre ayant donné sur un cadran solaire qui servait et sert encore à régler les horloges, en déranga l'aiguille, et la fit avancer précisément d'une heure; rien n'était plus aisé que de la rectifier, mais on s'en fit un scrupule; ce dérangement était l'ouvrage du ciel, c'était donc sa volonté que midi ne fut plus à midi, mais à onze heures.

On trompéta dans chaque carrefour
Par ordonnance magistrale,
Que midi désormais ne serait plus à Bâle
Comme ailleurs le milieu du jour.

Il y a apparence que les amoureux ne murmurèrent point contre cette volonté du ciel qui avançait d'une heure celle du berger, mais les coqs ne voulurent point s'y soumettre, ils continuèrent et continuent encore à chanter à Bâle aux mêmes heures du jour et de la nuit que partout ailleurs.

Voici un second sentiment. Lorsque le concile était assemblé à Bâle, les prélats trouvant les sessions trop longues au gré de leur appétit, prièrent les magistrats de faire avancer les horloges d'une heure, afin qu'ils pussent dîner plutôt: on leur représenta qu'à la vérité cette accélération avancerait l'heure de leur dîner, mais que par contre elle les obligerait à se lever plus matin, et que par là même il y aurait toujours le même intervalle de leur déjeuner à leur dîner: cependant, malgré la justesse de cette représentation, ces messieurs insistèrent, et l'on acquiesça à leur demande¹.

Le troisième sentiment et le plus généralement reçu, est que cet usage a été institué en mémoire d'une conspiration qui devait éclater au son de la cloche de midi, par l'incendie de la ville et le massacre des magistrats.

Tout était prêt pour la déconfiture
Mèches, flambeaux, hallebardes, mousquets,
Sabres, poignards, fusils et pistolets,
C'en était fait de la magistrature,
Bâle aux flammes était livré,

1 Ce second sentiment n'est point tel que l'auteur le rapporte ici, les horloges furent avancées pour accélérer le lever des prélats paresseux qui se rendaient trop tard aux sessions. Ce concile ayant duré dix-huit ans, les Bâlois, accoutumés à cet anachronisme, l'ont laissé subsister.

Si le ciel n'avait inspiré
 Une salubre méprise
 Au sonneur de la grande église.

Il était onze heures, lorsque cet ange tutélaire, qui heureusement s'était enivré ce jour-là une heure plutôt que de coutume, crut qu'il était midi et sonna, ce qui déconcerta cet abominable projet.

J'ai vu à peu près tout ce qu'il y a d'un peu curieux dans cette ville. L'arsenal renferme un bel assortiment de canons de tous les calibres, et assez de fusils, de baïonnettes, de sabres et d'épées pour en armer tout le canton, y compris les vieillards, les femmes et les enfants.

On y voit, dans une salle particulière, un grand nombre d'armures antiques de diverses espèces, qui depuis longtemps ont passé de mode; on m'y a fait remarquer deux sabres de bourreaux, auxquels on a accordé les invalides dans une armoire de cette salle, en considération de ce qu'ils ont coupé chacun cent et une têtes humaines; on est fort soigneux à Bâle de récompenser le mérite.

On y voit encore une grande balance d'acier à bassins de cuivre, d'un travail admirable, et d'une justesse si précise qu'on y peut peser un ducat aussi exactement qu'avec un trébuchet, pourvu qu'on ait soin de la bien épousseter, et d'en écarter les mouches, une seule étant capable de faire pencher le bassin sur lequel elle se pose.

La bibliothèque de la très-célèbre université, contient, outre plusieurs mille volumes imprimés de tous les genres et formats,

Un rare et nombreux assemblage
 De beaux manuscrits vermoulus,
 Assaisonnés par leur grand âge
 D'un doux parfum de vieux fromage,
 Et qui depuis cent ans et plus,
 De personne n'ont été lus.
 Soigneusement on les conserve
 Quoiqu'aucun d'eux à rien ne serve.

Partis par la diligence de Strasbourg, où nous sommes arrivés le lendemain à neuf heures du matin.

(La suite prochainement.)

Lasarraz, le 15 Janvier 1866.

Monsieur le rédacteur,

Les habitants de Lasarraz qui se sont reconnus dans le spirituel tableau que M. S., votre correspondant, fait de nos petites villes et bourgades dans le N° 7 du *Conteur Vaudois*, ne sauraient assez remercier son auteur de la profondeur, de la justesse de vue, et surtout de la bienveillance que respire ce charmant article. Cependant, comme dans l'œuvre la plus parfaite, il y a toujours quelque chose qui échappe à la critique, quelque judicieuse qu'elle soit, permettez-moi de vous soumettre quelques points de détails qui ne sont peut-être pas complètement hors de propos.

Il n'y a point à Lasarraz ce qu'on appelle un théâtre, ni une troupe dramatique, mais bien une société artistique et littéraire. Elle se propose un triple but : l'instruction, l'agrément et la bienfaisance; aussi, s'occupant de tout ce qui peut apprendre quelque chose d'utile, ou récréer convenablement, elle cultive aussi de temps en temps l'art dramatique :

» Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. »

L'hiver dernier elle a pu, déduction faite de frais minimes, grâce au dévouement général, distribuer la somme assez rondelette de 552 fr. 50 cent. en œuvres de charité. Ceci ne ressemble guère à ce qui se passe ailleurs, où les frais absorbent la majeure partie de

la recette, et où cependant on embouche les cent trompettes de la renommée pour proclamer pompeusement d'assez maigres résultats.

Il est vrai que, l'hiver dernier, quelques-uns de nos jeunes gens faisaient force germanismes, mais cela prouve simplement que, venant pour apprendre le français, ils s'y appliquent avec ardeur dans leurs pensionnats, magasins, ateliers, etc., puisqu'à bout de peu de temps, ils peuvent parler notre langue en public, sans toutefois arriver du premier coup à la perfection. Cela ne vaut-il pas mieux que de perdre son temps dans les rues, les cafés et au billard, en persistant à user de leur idiôme national, comme grand nombre de jeunes germains habitant nos grandes cités, d'où le français tend journellement à disparaître pour faire place à l'allemand.

Nos actrices n'ont pas le feu sacré! Ici, il ne peut venir un seul instant à la pensée qu'une feuille aussi spirituelle et convenable que le *Conteur* voulut reproduire un expression d'un goût douteux, nous l'avons prise dans son acception la plus noble et la plus poétique. Mais si les honorables dames et demoiselles qui consentent à nous réjouir de leur présence et de leur talents ne sont ni des cantatrices ni des actrices consommées, au moins elles n'ont pas besoin de se farder et en savent assez pour charmer un public composé presque entièrement de leurs familles. Beaucoup de villes où l'on est réduit à affubler des crinolines à de jeunes garçons pour remplir les rôles féminins pour raient bien nous les envier.

Votre honorable correspondant se trouve heureux de ne pas être actionnaire de nos usines. Peut-être que si ces Messieurs eussent fait moins de bruit, l'eau qui coule pour tout le monde aurait fini par remplir les réservoirs et se serait métamorphosée en écus qui auraient rempli leur bourse, que n'ont-ils imité en cela la conduite prudente des actionnaires de certaine voie ferrée dont les trains nous transportent journellement sans que nous en soyons pour cela plus transportés ceux-là attendent sans crier que leurs actions remontent, sachant bien que le crédit est comme les éscarlots, et cache ses cornes si on avance seulement le bout du doigt.

Enfin, nous avons un donjon féodal, c'est vrai, mais aucune misère, aucune souffrance n'a frappé vainement à sa porte; là point de nain sonnant du cor pour recevoir, mais des habitants pleins d'affabilité et toujours prêts à rendre service; n'usant pas de grands mots, mais vraiment populaires et aimés de tout le monde et que nous avons le plaisir de voir inscrits en tête de la liste de notre société.

Abandonnant ce qui concerne le pavé et l'éclairage nous ne parlerons ni des compagnons de St-Antoin immolés tous les matins, en hiver, dans nos rues et remplissant les airs de leurs cris perçants, ni de la dure captivité, infligée pendant l'été, au vigilant oiseau cor sacré à Esculape, il n'y a rien là d'artistique ou de littéraire et cela ne nous regarde pas. Mais, en terminant, Monsieur le rédacteur, les membres de la société vous prient instamment de vouloir bien les honorer souvent d'articles aussi finement bienveillants que ce lui en question, et pour que chacun ait le plaisir de

les lire, vous voudrez bien inscrire la Société artistique et littéraire de Lasarraz au nombre de vos abonnés, et adresser votre feuille au Comité, qui s'empressera de satisfaire *Mössieu* (style de province).

Agréez l'assurance de notre considération distinguée.

Pour le Comité,

M. H. vice-président.

En commençant aujourd'hui la publication *des Cerises du vallon de Gueuroz*, nous avons le plaisir d'offrir à nos lecteurs, dans cette charmante nouvelle, un échantillon de l'intéressant ouvrage de M. E. Rambert, *les Alpes suisses*, édité par M. J. Cherbuliez, libraire, à Genève. Nous remercions vivement l'auteur et l'éditeur qui ont voulu nous autoriser à reproduire une partie de cet ouvrage, qui, dès son apparition, a été si généralement et si favorablement accueilli.

Les cerises du Vallon de Gueuroz¹.

La journée avait été longue, le soleil ardent, et malgré la souplesse naturelle à des jambes de seize ans, nous commençons à songer aux plaisirs de l'arrivée et aux molles délices du repos. Enfin, nous atteignîmes les prairies du vallon de Gueuroz. La plaine n'était pas loin; encore vingt ou trente minutes, et nous devions être à l'auberge où nous comptions passer la nuit. Nous avions faim, et depuis quelque temps déjà la perspective du souper nous faisait doubler le pas; mais ces fraîches pelouses étaient trop séduisantes pour des genoux rompus. L'un de nous donna l'exemple, et nous voilà tous sur l'herbette.

Ce vallon de Gueuroz, qui, il y a quelques années, était complètement inconnu des touristes, est moins solitaire aujourd'hui. On visite la gorge du Trient; puis, au retour, on est pris du désir de la voir d'en haut. De l'autre côté de la rivière s'offre justement un sentier; on le suit, on monte, et de zig-zag en zig-zag, on arrive sur une terrasse légèrement creusée, qui coupe la pente de la montagne. A l'entour, tout est sauvage; mais la terrasse elle-même est riante; c'est une de ces jolies retraites, comme la nature en ménage dans les lieux les plus déshérités. Quelques maisons rustiques, ombragées de beaux arbres, des champs, des prairies vertes, et tout auprès Fabime, la gorge terrible, œuvre des eaux et des siècles: voilà le vallon de Gueuroz.

Nous étions assis au bord du sentier, respirant, avec l'air du soir, l'évanescente senteur des foins coupés, et guettant du coin de l'œil de petites cerises rouges, qui pendaient en grappes serrées aux branches de l'arbre voisin. Elles sont bien tentantes, surtout pour des écoliers en vacances, les cerises de la montagne. Il est vrai qu'il en faudrait trois pour faire une cerise de la plaine; mais la chair en est plus ferme, le goût plus piquant, le parfum plus fin, et les vers n'y touchent pas. Il serait difficile de dire qui nous montra le chemin; mais nous ne nous étions pas reposés cinq minutes, que déjà nous ne songions plus à la fatigue, et que, juchés sur l'arbre, nous le dévalisions à plaisir. Nous étions quatre, et il y avait quatre branches principales: chacun eut la sienne.

Cependant une femme travaillait dans un champ à peu de distance; un enfant jouait auprès d'elle. Elle le prit par la main, s'approcha, et nous dit que ce cerisier appartenait à M. le Président, que M. le Président était venu à Gueuroz pour faire ses foins, et que, s'il nous voyait, il nous gronderait. Nous lui répondîmes que nous avions beaucoup marché et que nous avions soif: — « Eh bien! reprit-elle, venez avec moi. — Nous fîmes comme elle voulait, heureux de nous régaler en sûreté de conscience. Elle nous conduisit dans un verger attenant à une maison en bois, bien vieille, bien noire, aux petites fenêtres

brunies, et nous montrant une demi-douzaine de cerisiers, elle nous laissa choisir; après quoi, sans abandonner l'enfant qu'elle tenait toujours par la main, elle retourna à son travail. Quand nous fûmes rassasiés, on me dépêcha auprès d'elle pour lui payer ses cerises. Je demandai le prix; elle dit qu'elle ne prendrait rien; je lui offris quatre *batz*, mince rémunération, calculée beaucoup moins sur le dégât que nous avions fait que sur la légèreté de nos bourses d'écoliers. Elle refusa, s'excusant de ce que ses cerises ne valaient pas celles de M. le Président; mais, répétait-elle, *il vous aurait bien fait payer l'amende, quand même vous êtes des Messieurs*. Cependant, comme j'insistais, elle avisa deux enfants qui arrivaient dans le vallon, pieds nus en dégüenillés: « Ce que vous voulez me donner, dit-elle, donnez-le à ces pauvres petits; ils en ont plus besoin que moi. »

Cette simple aventure nous laissa un vif souvenir. Avec son jupon court et encore relevé pour faciliter le travail, avec ses gros souliers chargés de terre, avec sa coiffe valaisanne, ornée de rubans fanés, cette femme avait pourtant quelque chose de noble et de distingué. Nul doute qu'elle n'eût été belle dans le temps, et il était facile de voir que si elle avait perdu toute fraîcheur de jeunesse, c'était moins le fait de l'âge que celui des soucis et de la peine. Elle n'était pas vieille; elle n'était que ridée, maigre, hâlée. Elle avait encore de beaux yeux noirs, grands et candides. Au reste, elle parut s'inquiéter fort peu de nous. La plupart des montagnardes auraient profité de l'occasion pour nous demander mille choses, d'où nous venions, ce que nous faisons, qui nous étions; elle, au contraire, elle ne nous avait pas dit une parole inutile, pas un mot de curiosité; elle n'avait quitté l'ouvrage que pour nous rendre service, et quand j'avais été lui parler au champ, elle n'avait laissé reposer sa bêche qu'autant que la politesse l'exigeait. A peine avais-je dit adieu, qu'elle l'enfonçait de nouveau dans le sol et labourait de toutes ses forces.

Dix ans plus tard, je revis le vallon de Gueuroz. C'était à la même époque de l'année; les cerises rouges brillaient encore au bout des branches et les foins embaumaient l'air. Je voulus renouer connaissance et j'allai heurter à la porte de la petite maison noire. Je heurtai trois fois sans réponse; la porte était fermée. Enfin, comme je parlais, une fenêtre s'ouvrit, non pas une fenêtre, seulement un guichet, et une figure se montra. C'était une vieille femme, la tête nue, les cheveux gris et rasés, le regard effaré: c'était la folie en personne. Je ne sais trop ce que je lui dis; mais je n'en obtins d'autre réponse que ce regard effrayant, à la fois fixe et vague qui semblait chercher dans le vide. A la fin elle balbutia quelques paroles confuses, dont je ne compris rien, sinon qu'elle parlait de quelqu'un qui attendait. Je m'éloignai rapidement. A quelques minutes de là, un vieillard dressait une échelle, justement contre le cerisier du président. Je me rapprochai sous prétexte de lui demander à acheter du fruit, mais au fond dans le but de lier conversation. Les vieillards sont causeurs, et je sus bientôt tout ce que je voulais savoir. Hélas! quelle tragique histoire! Elle est courte et simple; elle n'en est que plus triste. La folle que je venais de trouver enfermée chez elle était bien la robuste paysanne que nous avions vue dix ans auparavant bêcher avec tant d'ardeur.

Mais voici ce qui s'était passé.

(La suite au prochain numéro.)

Un jour qu'il faisait excessivement chaud, deux messieurs se promenant ensemble, l'un dit à l'autre: « Il fait une chaleur *tropicale*. » Un coiffeur ayant entendu ces paroles, ne manqua pas de tirer partie de cette expression toute nouvelle pour lui. Le lendemain, le temps s'étant un peu rafraîchi, l'artiste en perruques dit au premier client qui se présenta dans sa boutique: Il fait encore bien chaud; mais la chaleur est moins *picale* qu'hier. »

L. MONNET; — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE LARPIN.

(1) Extrait de: *Les Alpes suisses*, par Eug. Rambert, 1 vol. in-12, prix: 5 fr. 50 cent., chez J. Cherbuliez, libraire à Genève.